

Dans l'atelier la musique hurle...

Dans l'atelier, la musique hurle. Cela hurle aussi dans les muscles et la tête et la main de Marc Renard. Le combat commence. Seule lui répond la grande toile nue debout quoique horizontale fixée sur le mur. Il y aura les premiers gestes et tous les autres jusqu'au terme en allers et retours, au recto et au verso du support jusqu'à la dernière goutte, l'ultime caresse. Chaque composition creuse sans hésitation jamais, avec ce mélange d'ivresses, de vertiges, d'exaltations et de ravissements, le champ pictural puissant né des sanglots et des soupirs, des cris jetés et des tendres murmures. La farouche singularité de l'oeuvre convoque certes l'histoire des arts et pas seulement l'Occident, le passé, la modernité ou les dernières actualités mais la soif inextinguible de possibles inédits. Que l'on se place au niveau des couleurs, de la gestuelle ou encore de l'espace lui-même, toute est en final la résolution d'une lutte de contraires à leur tour contrariés.

Partons des moments blancs obtenus non par empreinte mais par décollage de tapes. Ce pourrait être des fenêtres, ce sont des meurtrières longues et étroites que le peintre oppose en duos ou en cascades et dont, souvent, il égratigne les bordures par déchirements jusqu'à en nier la fermeté glaçante. Tout autour alors, se met en branle le concert des trois et vives primaires qui, selon la même logique, en des gestes larges et calligraphiques, en écritures délicates, voire en tracés linéaires, s'adoucissent au fil d'une musique naissante où les sons solaires se mêlent, rejoignent l'aérien ou gagnent les profondeurs nocturnes. La lutte au cœur du support rectangulaire désigne le paradoxe des compositions: sortir ou demeurer. Briser les résistances du cadre ou maintenir les tensions à l'intérieur de celui-ci.

Il faut ici évoquer, dans la pratique de Marc Renard, l'exercice des dessins préparatoires qui relève de la grande tradition des peintres classiques. Marc Renard serait-il un « classique », lui, dont la pratique virulente et pour tout dire expressionniste, rejoindrait plutôt le clan des baroques ? Si la clé de voûte de son travail tient en un mot, la maîtrise, le classicisme nous l'enseigne, son idéal tient dans le moment d'équilibre entre tous les contraires. Enlevez un détail, un seul pli, un seul doigt, une seule mèche de cheveux d'une sculpture de Phidias ou de Praxitèle et tout bascule alors que, pourtant, tout, de la même manière tourne et tourne de manière infinie en un équilibre affirmé. Le Parthénon est un rectangle mais pas que, ses colonnes se répètent mais pas que, les cannelures créent l'ombre mais pas que....

Dans les toutes dernières toiles de Marc Renard, l'ellipse, ou plus justement, la forme ovoïde confirme ce désir de centre dynamique gagné non seulement sur l'angoisse mais aussi sur l'éclatement, le bruit dans les oreilles, dans les yeux et dans la main afin que paraisse en ravissement, la beauté, cet absolu toujours provisoire auquel le peintre bruxellois s'est livré comme d'autres à la mystique.

GUY GILSOUL, juin 2020

Historien de l'art (ULB-Bruxelles) et critique d'art contemporain.

Journaliste et auteur de plusieurs ouvrages.

Membre de l'Académie Internationale des Critiques d'Art (AICA).

Texte extrait du catalogue Extraordinary Flat Book, Marc Renard, 2020